

(p. 102-123), les rampes et les substructures (p. 124-140) et traitent, dans un chapitre particulièrement nourri, des superstructures (p. 141-184) ; suivent deux études sur l'articulation topographique de l'arsenal et des quais (p. 185-209), sur les aspects défensifs et sa relation parfois privilégiée avec l'agora (p. 210-230) ; une dernière étude porte enfin sur la typologie des points d'appui à la navigation, installations plus modestes que les complexes portuaires majeurs (p. 231-253). En ressort un inventaire particulièrement saisissant de sites et de questions liées à la nature et à la taille de ces établissements, à leur distribution géographique et à leur architecture. Samos n'est ainsi plus l'unique base navale d'importance du VI^e s., et Athènes ne fait que suivre au début du siècle suivant un mouvement général, à la suite d'Abdère ou de Thasos par exemple. Pour l'époque hellénistique, l'archéologie complète les données littéraires et témoigne de manière spectaculaire du développement fulgurant des flottes de Rhodes et de Carthage. Elle révèle aussi quelques-uns des sites relais, modestes mais indispensables aux grandes puissances maritimes du temps, à titre d'exemple Oiniadai – l'un des ports de guerre les mieux conservés du monde antique – pour Athènes, ou Eulimna pour Rhodes. La seconde partie consiste en un impressionnant catalogue de sites, des plus grands, comptant plus de 200 navires (Athènes, Carthage, Syracuse et Corfou) aux plus modestes (comptant une ou deux embarcations), en passant par des infrastructures de taille moyenne (e.g. Aiginai, Cos, Kition), ce qui permet d'en saisir à la fois la variété et l'importance. Ce catalogue est distribué de manière originale entre vingt-quatre installations portuaires militaires assurées, sept probables, vingt possibles, dix-sept peu vraisemblables et une à rejeter. Ajoutons que la notice « Piraeus » tire largement parti des fouilles de l'Institut danois d'archéologie d'Athènes : Bjørn Lovén, *The Ancient Harbours of the Piraeus. Vol I.1. The Zea Shipheds and Slipways: Architecture and Topography* et de Bjørn Lovén & Mette Schaldemose, avec la collaboration de B. Klejn-Christensen & M.M. Nielsen, I.2., *The Ancient Harbours of the Piraeus. Vol. 1.2. The Zea Shipheds and Slipways: Finds, Area 1 Shiphed Roof Reconstructions and Feature Catalogue*, Aarhus, Institut danois d'Athènes, 2011 (2012), volumes pour lesquels on se référera à la notice 2013.142 de la *Bibliographie de l'architecture grecque* de M.-Ch. Hellmann et au compte rendu *AC* 83 (2014) p. 201. Le volume se clôture par un index (p. 587-597). On l'aura compris, l'ouvrage de D. Blackman et B. Rankov occupe, et occupera longtemps, une place majeure dans le domaine des installations maritimes grecques.

Laurent THOLBECQ

Dominique GARCIA, *La Celtique méditerranéenne. Habitats et sociétés en Languedoc et en Provence. VIII^e-I^{er} siècles av. J.-C.* Arles, Errance, nouvelle édition revue et augmentée, 2014. 1 vol., 248 p., nombr. ill. (COLLECTION LES HESPÉRIDES). Prix : 32 €. ISBN 978-2-87772-562-0.

En 2004 paraissait chez le même éditeur la première édition de la *Celtique méditerranéenne*. Dix ans, c'est peu, mais mesuré à l'aune d'une activité archéologique bourdonnante, c'est plus qu'il n'en faut pour remesurer la dynamique des processus d'urbanisation dans la Provence protohistorique. La déconstruction des idées reçues reste d'actualité face aux prétentions identitaires de certains courants pan-celtiques

très actifs, la périodisation comme les modes opératoires de la structuration urbaine se sont affinés, de même que le rapport interactif monde méditerranée-monde indigène. Tout qui s'intéresse à l'homme et son habitat entre les Pyrénées et le bassin du Rhône, du Bronze final à l'époque romaine, doit lire le bilan critique de Dominique Garcia. Un bilan qui n'a rien de passif, avec des modélisations anthropologiques audacieuses, qu'on ne pourra en aucun cas esquiver. La table des matières elle-même est significative de la construction du raisonnement et de l'argument : partant de la fabrication terminologique autour du mot « Celte » qui remonte à l'Antiquité, et de l'historiographie qui en a créé les contenus et modifié la sémantique, analysées avec une probité critique exemplaire, Dominique Garcia fonde son bilan avant tout sur une profonde connaissance du terrain, des sites, de l'habitat, de la culture matérielle, au plus près des fouilles les plus récentes, et tente au départ de cette immense base de données archéologiques, croisées avec quelques maigres textes anciens, de comprendre comment les hommes se sont organisés, à partir du Bronze final, en habitats groupés de plus en plus permanents et de plus en plus complexes, mais sans progressivité linéaire globale, et avec des ruptures parfois surprenantes. Les approches classiques sont convoquées, géographie, écologie, économie rurale, pastoralisme, circulations, mais aussi l'archéologie des ensembles, l'archéologie environnementaliste et archéométrique, et l'ethnographie anthropologique qui produit des modèles intéressants sur la structure dynamique des sociétés tribales. Il existe déjà un habitat groupé du Bronze final, mais cette proto-sédentarisation n'est pas le point de départ d'une continuité. C'est vers 600 que les agglomérations indigènes se structurent de manière plus décisive et la concomitance avec l'installation de la colonie phocéenne de Marseille et de ses *emporia* n'est pas un hasard. Mais ce n'est pas la *polis* méditerranéenne qui génère l'agglomération indigène de l'Age du Fer qui a sa propre dynamique de construction et ses propres rythmes de développement : « Après 600, le développement de l'activité commerciale entraîne la mise en place de réseaux économiques dont les nœuds sont marqués par des habitats sédentaires regroupant des populations auparavant disséminées sur un territoire qui était alors plus perçu que dominé ». La relation qui s'établit entre les *poleis* et *emporia* helléniques et les agglomérations indigènes est dialectique. L'oppidum, aussi vaste et organisé soit-il, n'est pas « gallo-grec ». L'emprunt n'est pas direct et la typologie ne se superpose pas au modèle grec avec son centre public civique régulateur d'un urbanisme canonique. Autre rupture dans le temps, l'intégration dans une province romaine avec implantation coloniale et réseau routier primaire qui modifie les circulations traditionnelles. Rupture qui s'accompagne d'un « récupération » des élites tribales devenues des aristocraties dominantes. Dominique Garcia s'interroge longuement sur la formation des Great Man et Big Man au sein des sociétés protohistoriques provençales. Comment de petites unités familiales ou claniques relativement égalitaires et autosuffisantes du point de vue alimentaire aux IX^e-VIII^e siècles, se sont-elles transformées à l'Age du Fer en chefferies de plus en plus puissantes et inégalitaires, multipliant au sein d'espaces urbains nouveaux les signes et symboliques du pouvoir dominant ? Je n'ai pas de véritables critiques à formuler malgré mes réticences quant aux usages des modèles ethno-anthropologiques. Je rappelle à cet égard que récemment Peter Rose faisait appel lui aussi au Dark Age Big Man dans la formation de la cité grecque à l'époque archaïque (voir *AC*, 83 [2014], p. 193) ! Ce qui m'interpelle davantage, mais deman-

derait une longue analyse, c'est l'usage du modèle de la *polis* grecque ou méditerranéenne comme s'il était unitaire. Le Polis-Model est fondateur et, malgré ses détracteurs, on ne peut pas comprendre la « Cité antique » sans en comprendre la structure et la dynamique. Mais l'espace territorial qu'il génère et régule n'est pas homogène et les cultes poliades ne fonctionnent pas tous selon un même schéma. Roland Martin l'a montré de longue date, autant pour les villes auto-générées que pour les colonies et *emporia*. Moins clair aussi, le rapport de l'oppidum de plus en plus urbain et économiquement dynamique et la campagne environnante. Le pouvoir des nouvelles aristocraties urbaines est-il indépendant de la propriété du sol rural ? Sans doute que non. Dominique Garcia est passé maître dans l'art de poser les bonnes questions historiques au départ d'une connaissance très précise du terrain, bousculant les idées reçues, ouvrant de nouvelles perspectives qui baliseront... la prochaine édition.

Georges RAEPSAET

François MICHEL & Dominique PASQUALAGGI (Ed.), *La Corse, 2A-2B*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2014. 1 vol., 315 p., 600 fig. (CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA GAULE, 2 A-B). Prix : 31 €. ISBN 978-2-87754-315-6.

Quatre-vingts ans après la carte archéologique de la Corse publiée par Ambroise Ambrosi, ce volume offre un panorama, raisonné et actualisé, des connaissances relatives à l'archéologie de l'île. Il constitue aussi l'une des dernières pièces d'un véritable monument documentaire : la *Carte archéologique de la Gaule* ou *C.A.G.* Publiée sous l'égide de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, cette collection, qui avait vu le jour en 1933, a connu un rythme de parution soutenu depuis 1988, sous la direction de M. Provost. Elle a pour objet de dresser à l'échelle de chaque département français et dans l'ordre alphabétique des communes le catalogue des monuments et trouvailles couvrant la période allant de 800 av. J.-C. à 700 ap. J.-C. Ce cadre chronologique, qui débute avec l'Âge du Fer, amène ainsi à délaisser dans le cas de la Corse les manifestations locales de mégalithisme, attestées du Néolithique final à l'Âge du Bronze. Comme pour les autres livraisons de la *C.A.G.*, la rédaction de ce volume associe aux auteurs principaux, en l'occurrence F. Michel et D. Pasqualaggi, une dizaine d'autres spécialistes de terrain et l'économie générale de l'ouvrage s'apparente à celle d'un guide archéologique régional puisque plusieurs contributions de synthèse précèdent la carte archéologique proprement dite. La typographie est serrée mais les pages bénéficient d'une abondante illustration en couleur. Le volume comprend d'abord une ample bibliographie (p. 7-37). Viennent ensuite une série de chapitres introductifs (p. 38-81) concernant successivement la géographie de l'île (A. Gauthier), la recherche archéologique depuis le XVII^e s. (F. Michel et D. Pasqualaggi), l'Âge du Fer (M. Lechenault et K. Pêche-Quilichini), la présence grecque, étrusque et carthaginoise, et la Corse romaine (F. Michel), enfin l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge (D. Istria). La carte archéologique constitue évidemment la principale section du livre (p. 82-284). Découpée en deux parties, 2A correspondant à la Corse-du-Sud et 2B à la Haute-Corse, elle fournit une excellente présentation résumée de la documentation archéologique, avec subdivision en notices par commune et par lieu de découverte. Plusieurs index, également organisés sur base